

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 9

Artikel: Pas tant de bruit pour peu de laine
Autor: J.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pe grand temps, c'â faliâ s'arretâ à la Crâ-Bliantse, pu âo Tsalet à Goubet et âi z'Ebalance, du cein viâ po Mollie-Quegnu. Lo père Trignoutset, que lâi démorâve, revêgnâi quasu adî avoué onna fédérâla quand l'allâve à Lozena, mâ faliâ tot parâi lâi allâ d'autrâi coup per annâie.

Decando pâssa, Trignoutset l'avâi tot préparâ po lâi veni. Lo deveindro l'avâi rapistolâ on bocon son tser à banc, ètrelhî bin adrâ l'èga, etcétra, etcétra, eïfin quie : l'avâi fê tot cein que faut po pouâi part à boun'hâore.

Quand lo père Trignoutset s'etâi cutsi vè hâore, lo baromètre l'avâi baissé on bocon, mâ lo pou teimps seimbliâve pas oncora af niole. Mâ pè vè la miné l'è vegniâ onna carra de nâ, de dzalin et de frâ que, ma fâi, quand noutron corps s'è lèvâ, pè vè trâi z'hâore, tot ètai blâne. Lo père Trignoutset s'è tot parâi revoù on bocon, l'â met se tsausse de flutaine, son gilet à mandze, son moulton per dessu, sa roulière per dessu lo moulton, son bounet rein vessâ avau sè z'orolhie, et pu ie va vère per que dèvât.

Quand lè que revint âo pâilo, sa fenna, la mère Trignoutset lâi dit dinse :

— Mâ, Abram, avoué ellia crâmena, te vâo pas pouâi via.

— Ne crâyo pas, Jeannette, ie pufse ora à ne pas vère sè get, et pu fâ on frâ à ne pas betâ fro on soulon.

— Eh bin ! pas tant d'affére ! T'âodri à Lozena on autre coup. Po vouâ, lâi a pas moyan. l'âo dri decando que vint. Revin pf âo lhî que l'è oncora bin bon tsauda. l'â mantenu ta plièce tsauda, lâi fâ la mère Trignoutsetta.

— Crâo que lâi a rein que cein a fêre. Où-to l'ouvrâ ? Mâ fâi, tant pis, tire-tê lèvè.

Et lo père Trignoutset s'è dèvite asse rido que pâo, ein deseint :

— Peiusâ-tê vâi, Jeannette ! Dinse mè su lavâ po rein ! Quinna misère ! Eïfin ! Sarf lavâ po decando que vint.

MARC A LOUIS.

Touchante naïveté. — Un petit garçon dont le père, officier, a été tué trois semaines avant l'armistice, avait retrouvé l'autre jour la jumelle de son père, avec laquelle on l'a surpris fixant obstinément les nuages, et, comme on lui demandait ce qu'il regardait si attentivement :

— Je cherche à voir mon papa qui est au ciel.

A PROPOS DE « BERBOT »

Les Combiers veulent monopoliser le mot « berbot » ; d'autres Romands et Vaudois s'y opposent et, en particulier, à l'autre bout du canton, les Ormonens.

Car, entre la Tour d'Aï et le Chamossaire, on emploie aussi le mot « berbot » sans y mettre toutefois autant de tradition et de poésie qu'à la Vallée.

Couaire dei ravons ou berbot c'est, pour nous, synonyme de faire bouillir des pommes de terre en robe de chambre. Je ne crois pas que le mot berbot serve à nommer la marmite où cuisent les patates ; c'est sans doute par extension ou généralisation qu'à la Vallée on emploie le même mot pour déterminer la marmite et le genre de cuisson qu'on y pratique.

Berbot, berbota, c'est la forme patoise de barboter ; Pallioppi, dans son dictionnaire romanche, signale *barbot*, *barbotteda* et *barbotter* ; en Engadine, cela signifie marmonner, bégayer, prononcer des paroles confuses comme le ferait un homme parlant dans sa barbe. D'où l'on peut admettre que barboter et notre *berbot* viennent du mot barbe avec le sens de bougonner, bafouiller ; de là on passe facilement à barboter : le canard barbote dans l'eau, dans la vase ; puis, le bruit aidant, on a très certainement utilisé ce mot pour exprimer la chanson

de l'eau qui cuit et fait cuire les pommes de terre à gros bouillons en soulevant le couvercle de la marmite.

* * *

Un autre mot de même sonorité est *gorlhi*, qui vient du latin *gurges*, dont les Allemands ont fait *gurgeln*. *Gorgolhzi*, c'est à peu près le synonyme de gargouiller, de gargariser. J'ai entendu quelquefois dire *gorgolhzi* ou *gorgollions* pour nommer les manifestations du bouillonement d'un liquide.

Excuse, cher *Conteur*, ce *berbotage*. On t'aime bien, tu sais !

EUG. M.

* * *

Autre lettre sur le même sujet :

« Mon cher *Conteur*. — Ton article, du 22 février écoulé, sur les *berbots* m'a vivement intéressé. Chacun sait maintenant comment il faut s'y prendre pour préparer une puissante *berbotée*. Mais ce qui serait curieux de savoir, c'est depuis quelle époque la pomme de terre, dite aussi : fruits à Parmentier, patates, oranges de Berne ou de Savoie, est connue chez nous. Je ne doute pas que parmi ses lecteurs, plusieurs ne soient à même de répondre à la question. — Merci d'avance, etc. — ROCHARNON. »

CHANSON POLITIQUE

(Chantée au Caveau, à Berne, vers 1870).

Un amateur de statistique,
Que je crois des plus compétents,
A divisé la république
En satisfais et mécontents.
Aux premiers, qui souvent confondent
L'ombre avec la réalité,
Trop souvent les seconds répondent
En dénigrant la liberté.

Rien n'est parfait sur cette terre,
Et l'on peut aimer son pays
Sans croire qu'il soit nécessaire
D'admirer tout de parti-pris.
Moi, qui chéris notre Helvétie,
Au félibrisme peu porté,
Si j'aime la démocratie,
J'aime encore mieux la liberté.

La liberté repose, en somme,
Sur le respect du droit d'autrui
Et veut qu'on accorde à chaque homme
Autant qu'on exige de lui.
Si quelqu'un fait à son semblable
Ce qu'il n'en ait pas supporté,
Il sera toujours incapable
De comprendre la liberté.

Je suis mécontent quand, en Suisse,
L'autorité viole les lois
Et, par des dénis de justice,
Des citoyens lèse les droits ;
Et quand par la bureaucratie,
Je vois le peuple maltraité,
Je me dis : « La démocratie
N'est pas toujours la liberté. »

Aussi, je n'en fais point mystère,
Je suis, alternativement,
Suivant le prisme de mon verre,
Ou satisfait ou mécontent.
Mais, triste ou gai, dans l'Helvétie,
Sous les lois de l'égalité,
Je rêve une démocratie
Synonyme de liberté.

* EUGÈNE BOREL,
ancien conseiller fédéral.
(Communiqué par M. A. Guinand).

Echos du landsturm. — Deux touristes en goguette se promenant dans Thoune, par un beau soir de juin 1918, rencontrent un landsturmien de la III du 6 et lui demandent si c'est bien la lune qui brille au ciel.

Le landsturmien regarde et leur répond :

— Excusez-moi, Messieurs, je ne puis vous renseigner, nous ne sommes ici que depuis huit jours.

* * *

— Qu'est-ce qu'une ruse de guerre ? demandait le sergent-instructeur au fusilier Pitou. Pourriez-vous m'en donner un exemple ?

— Une ruse de guerre, sergent, répondit Pitou, c'est, par exemple, quand on est à court de munitions, de ne pas le faire voir à l'ennemi et de continuer à tirer quand même.

(*Le Landsturmien*).

A LA PATRIE !

A L'OCCASION de la fête du 2 août 1891 a été composé un quatrième couplet du *Cantique suisse*, sans doute le plus patriotique. On l'a oublié dès lors. Voici ce couplet.

Des grands monts vient le secours,
Suisse espère en Dieu toujours !
Garde la foi des aieux,
Vis comme eux.
Sur l'autel de la patrie
Mets tes biens, ton cœur, ta vie :
C'est le trésor précieux
Que Dieu bénira des cieux !

A propos du *Cantique suisse*, rappelons que le « Psaume suisse » — ce fut son premier nom — a immortalisé son auteur, le R. P. Zwyssig. Ce moine dont le couvent avait été supprimé au nom de la patrie en danger, se trouva avoir composé le plus beau chant patriotique que nous possédions en Suisse.

Le R. P. Zwyssig était membre du monastère de Wettingen, qui fut « incaméré » par le gouvernement radical d'Argovie en janvier 1841. Les conventuels, chassés de leur antique demeure, se réfugièrent dans la villa Saint-Charles, près Zug. Le P. Albéric Zwyssig, qui avait été maître de chapelle au couvent, eut bientôt de nombreux amis parmi les chanteurs et musiciens zougois, qui admirait son talent musical.

Lorsqu'il adapta à la pièce *Trittst im Morghenroth daher* la mélodie qu'il avait composée vers 1830, il fit d'abord exécuter le morceau par les chanteurs suivants : Aloïs Bossard, bâtelier du Cerf, premier ténor ; Martin Spümann, lithographe, second ténor ; Jacques Bossard, major, seconde basse ; François Uttinger, colonel, première basse.

A chaque essai, le P. Zwyssig modifiait et retouchait sa mélodie, jusqu'à ce qu'enfin elle satisfît son goût artistique.

Ce fut le 22 novembre 1841 que le sceau définitif fut mis à l'œuvre. Le *Psaume suisse*, popularisé bientôt par les assemblées des Etudiants suisses, acquit une rapide célébrité.

Ce fut la Société de Zofingue qui, en 1853, servit de cette magistrale mélodie à laquelle furent adaptées les paroles de Ch. Chatelanal alors étudiant en théologie ; dès lors, ce chœur devint très rapidement populaire et pénétra peu à peu dans toute la Suisse romande, aux bien catholique que protestante.

« La Rançon » et « Les Rantzaus ». — Ce sont les deux pièces que *La Muse* a choisies pour son second spectacle de la saison.

M. César Amstein, auteur de *La Rançon*, est fils de M. Hermann Amstein-Roux, professeur de mathématiques à l'Université de Lausanne ; il collabore à de nombreux journaux et obtient deux premiers prix dans des concours de pièces de théâtre en écrivant : *Nuit Florentine*, un acte en vers joué plusieurs fois, et *Soir de Rome*, un autre acte en vers, qui sera créé sous peu. *La Rançon* est une œuvre audacieuse, écrite en un style neuf. Elle sera remarquablement interprétée.

Le spectacle commencera par *Les Rantzaus*, superbe pièce dramatique en quatre actes d'Edmund Chatlian, un des grands succès de la comédie française.

Il y aura deux représentations : ce soir, samedi 1^{er} mars et mardi 4 mars.

PAS TANT DE BRUIT POUR PEU

DE LAINE

C'est bon, c'est bon ; pas tant de bruit pour peu de laine !

Il me souvient, étant enfant, d'avoir entendu ces mots chez un de mes oncles à qui ma tante, sa femme, reprochait, en termes un peu

vifs, une trop longue station à l'auberge communale.

Ayant, dès lors, souvent entendu cette exclamation, je me suis enquis de son origine. La voici :

Un paysan tondait une brebis. Pendant l'opération, la bête ne cessait de bêler, si bien que, impatienté, le paysan lui dit :

« C'est bon, c'est bon ; pas tant de bruit pour peu de laine. »

Ce qui équivalait à : « Pas tant de bruit pour peu de chose. »

Le propos, où par un voisin, avait ainsi passé à la postérité. Il était surtout employé dans le district de Cossonay, dans le sens indiqué au début comme ultime réponse par un mari faufif et court d'arguments. — J. P.

LE SORT FATAL

De l'homme à la débauche enclin,
Voici l'image et le destin :

La passion qui le domine
Ne connaissant ni loi ni frein,
Le jeu, la bombance et Corinne
Mènent cet insensé grand train.
Dans cette fougue libertine,
L'argent est bientôt à sa fin ;
L'argent manque, bijoux en main,
Chez l'usurier ou s'achemine ;
L'usurier mène à la ruine
Et la ruine mène au chagrin ;
Du chagrin la guerre intestine
Mène à la langueur pas à pas ;
La langueur à la médecine,
Et la médecine au trépas.

...

LA COMPOSITION

A l'école, le maître a dicté le sujet de rédaction suivant :

« L'accident. Dans la grande rue du village, à l'heure où les ménagères font leurs provisions (description). Langlois, le boucher de la ville (peindre Langlois : son visage, son costume ; il est bruyant : pourquoi ?) passe avec sa voiture (comment est la voiture ?) attelée d'un cheval fringant (pourquoi ?). Tout le monde s'écarte (dire les raisons), sauf un pauvre vieux, Mathieu (montrer Mathieu, résumer sa vie de travailleur), qui est très sourd. Le boucher n'a pas le temps d'arrêter son cheval qui va trop vite (pourquoi a-t-il tort d'aller si vite ?) et renverse le vieillard. (Indiquer l'attitude de la foule). Le boucher, au lieu de s'arrêter pour porter secours à sa victime, fouette son cheval et s'enfuit. (Poursuite inutile, expliquer l'indignation des spectateurs). Morale. »

Quand ces quelques lignes furent dictées, les élèves se mirent à la besogne. Voici le devoir que remit le jeune Maurice, dont le père est patron d'un garage et qui, dès sa plus tendre enfance, a fait sa lecture favorite des faits divers dans les journaux :

« Un grave accident est arrivé dans notre localité. Un individu dénommé Langlois, boucher dans un canton, traversait la grande rue dans sa voiture à l'heure du marché. La rue était encombrée par des bonnes femmes qui s'installaient sur la chaussée pour se raconter leurs petites affaires. Le dénommé Langlois, qui a un cheval qui court vite, rapport qu'il fait de la route pour ses tournées, arriva à toute allure dans les piétons qui ne faisaient pas attention. Il cria : « Vous ne pouvez pas vous déranger, eh ! vous autres ! » Voilà que tout le monde se sauve en disant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » A ce moment, un vieux bonhomme nommé Mathieu, qui est complètement idiot, est descendu du trottoir et s'est jeté sous la voiture. Le boucher, qui était pressé, n'a pas fait attention et a continué sa route au grand galop pendant que les gens revenaient sur la chaussée pour ramasser Mathieu, qui criait fort. Morale : On doit toujours faire attention en traversant une rue. »

L'esprit galant. — Une dame très jolie demandait un jour à Fontenelle :

— Quelle différence y a-t-il entre moi et une pendule ?

— La pendule marque les heures, et vous, belle dame, les faites oublier.

Aïe ! Aïe ! — Qui ne connaît l'innocente, mais agaçante manie de M. *** ! On lui demandait l'autre jour : « Comment va votre santé ? »

— Elle est allée promener le petit, répondit-il.

— Eh ! comment cela ?

— Parce qu'elle est bonne.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

X

A bord du « Parana ».

Nous quittons la Joliette pour entrer dans le bassin dit du Lazaret ; puis dans le bassin d'Arenç et dans le bassin national. C'est ici le lieu d'arrivée des matières combustibles. Des bateaux siciliens déchargent du soufre qui s'amonceille en véritables montagnes sur les quais. Jamais nous n'en avions vu des tas pareils. C'est le moment de la maladie des vignes, où cette denrée est de réquisition. Tout près, des tonneaux de pétrole encourent une gare spéciale. Tout en est imprégné, l'eau même a ce reflet de l'arc en ciel caractéristique du pétrole. Quelle flambée si le feu allait se déclarer par là !

Un peu plus loin, un superbe cuirassé, le *Jauréguibéry*, détaché pour rendre les honneurs à une ambassade que le sultan de Fey envoie au gouvernement français. Quelques-uns des nôtres auront l'occasion, durant l'après-midi, d'assister à cette cérémonie et de voir la Cannebière pleine de troupes de la garnison et de cuirassiers, faisant la haie au passage des notabilités marocaines.

Enfin nous accostons le *Pa rana*, magnifique paquebot pouvant transporter 1500 passagers et faisant le service de Marseille à Buenos-Ayres. Là, nous recevons un accueil bien différent de celui du *Windhuc*. Le capitaine, arrivant en barque en même temps que nous, rudoie nos bateliers parce qu'ils nous font voir son navire avant qu'il soit complètement armé, c'est-à-dire prêt pour l'appareillage. Malgré cela, nous pouvons nous faire une idée exacte de la vie à bord, en parcourant les diverses parties de cette cité mouvante. Nous visitons successivement cuisines, salles à manger, salon, fumoir, carré des officiers, cabine du commandant, promenoirs le long du navire, pont supérieur bordé d'une ligne de chaloupes et de ceintures de sauvetage en cas de naufrage, etc. Le grand mât supporte les antennes du télégraphe sans fil qui permet au navire de communiquer avec le monde, au cours du voyage.

En quittant le bord, nous avons le plaisir de faire la connaissance de l'économie du navire, un enfant d'Yverdon, qui, à la vue du ruban vaudois ornant nos casquettes, se fait connaître. Il est heureux de serrer la main à des compatriotes. Un peu plus et nous allions entonner en chœur : « Que dans ces lieux, règne à jamais... » Il nous raconte qu'il est au service du paquebot depuis vingt-cinq ans. Et dire que les Vaudois n'ont pas le pied marin et qu'on rigole à l'étranger de l'amiral suisse !

La monnaie de singe.

Nos barques finissent par accoster à la Grande-Jetée. Comme à Toulon, les bateliers sont enclins à surfaire leurs prix. Malgré la taxe convenue au départ : 50 centimes par personne, ils essayent de demander le double, disant que c'est 50 centimes pour aller et autant pour revenir, sans vouloir se fourrer dans la tête que nous ne voulons pas utiliser leurs services pour le retour. Ils louvoient au bas de l'escalier de la Grande-Jetée, sans s'approcher, histoire de nous amener à composition ; mais devant l'attitude menaçante de la Chorale, qui s'apprête à les flanquer à l'eau s'ils n'abordent pas, ils finissent par céder et le débarquement s'opère sans réclamation. Mais ils se vengent en courant après nous pour rapporter une pièce en plomb que leur a soi-disant donnée l'un des nôtres. Ce serait encore

à prouver. Rien de plus comique que de les voir galoper à nos trousses pour avoir le temps de franchir le pont tournant, reliant la jetée aux docks de la rive et qui se met en branle au moment de notre passage. Notre pauvre président se dévoue et prend la pièce. Il aura mille ennuis pour s'en débarrasser plus tard.

Cette question de fausse monnaie est l'effroi des voyageurs dans le Midi. Il faut se méfier de tout le monde. Si l'on vous rend une pièce, il faut la retourner sept fois entre ses doigts. Du reste personne n'en accepte qu'après l'avoir fait sonner, essayé de la gratter sur la tranche ou de tracer avec celle-ci une ligne sur du papier. Mais si l'on vole une attention toute particulière à leur qualité, par contre on ne prend pas garde à leur provenance ou à leur degré d'usure. L'argent du monde entier et de toutes les effigies a cours à Marseille. Le directeur s'est fait le complice d'un brave citoyen de Tuayre-Ville pour le débarrasser d'une affreuse pièce de cent sous d'un Etat balkanique. En cinq sec, elle est acceptée dans un café. Mais gare à ce qu'on vous rend, sinon vous avez bientôt une abondante provision de pièces usées, d'affreux « cinquante » polis comme du verre, des pesetas, des duros, des lires, des sapéques, des gros sous de toutes les nations du monde.

Notre aumônier, qui connaît déjà le truc, a jugé bon d'apporter toutes les mauvaises pièces qu'il s'est laissé enfiler par ses clients, dans son café. Il en a plein ses poches et les écoute jusqu'à la dernière. Ce n'est pas étonnant s'il peut faire une noce carabinée.

A table.

C'est midi. La Cannebière est pleine de Marseillais courant à la soupe. Nous allons en faire autant. Une partie de la Chorale pénètre dans un restaurant fréquenté par des Suisses de Marseille, tenu par deux grosses Bernoises, où nos Tuayriens sont reçus à bras ouverts et traités aux prix les plus doux. Une autre escouade veut jouer aux Anglais et s'attabler au restaurant Basso, le plus grand de Marseille et qui jouit d'une réputation mondiale pour sa bouillabaisse. Au dire de nos gourmets, ils sont soignés comme des coqs en pâtre. On déploie un luxe inouï pour servir ces messieurs ; on met de réquisition tout ce qu'il y a de plus sélect dans le monde des larbins et des maîtres d'hôtel ; on pousse le luxe jusqu'à décorer les plats d'une garniture de fleurs. Jamais à Tuayre-Ville nos gaillards ne se sont trouvés à pareille fête. Sans s'affrayer de cette mise en scène, ils font un dégât effroyable parmi les choses succulentes qui couvrent les tables. Il paraît que Baptiste, voyant ces fleurs autour des plats, se servit d'une énorme botte de géraniums en guise de salade. Quant au quart d'heure de Rabelais, il n'est pas trop douloureux pour la bourse de nos gaillards. Pour une fois, ils jouent à bon compte aux « proprios » et fils de famille.

Toute la parenté à « Cré mille tuyaux » est l'objet d'une charmante réception chez une respectable dame de Marseille, la dame chez qui notre cicéronne se rendait la veille. Une charmante institutrice marseillaise est de la partie, ce qui fait loucher un peu plus qu'il ne serait nécessaire les célibataires de la bande. Nous nous quittons avec la promesse de nous revoir l'an prochain à Tuayre-Ville, où ces dames veulent conduire tout un essaim d'autres institutrices, non moins délicieuses, pour passer les vacances. Cette déclaration est accueillie avec joie par les jouvenceaux de la chorale, qui font déjà mille projets. Il y a des flirts en perspective pour l'été prochain.

(A suivre).

Pensée. — La véritable élégance consiste à n'être pas remarqué. GEORGES BRUMMELL.

Grand Théâtre. — Demain, dimanche, en matinée à 2 h. 15, exceptionnellement troisième représentation populaire à 1 franc et 50 centimes : *Monsieur Beverley*, pièce en quatre actes de Georges Berr. Le soir à 8 heures, troisième et dernière de : *Le tour du monde d'un gamin de Paris*.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOÎTE 100 GRS. FR. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS